

La longue patience de Paul Gadenne, par Juan Asensio

« Commenter, chose irrémédiablement vulgaire ».
Paul Gadenne, *Le Rescapé*¹

Nous pouvons affirmer, hélas, comme Henry de Montherlant l'écrivait de Maurice Barrès, que Paul Gadenne s'éloigne². Il est vrai que, dans une société du paraître à outrance, Gadenne n'a certainement plus aucune place, lui dont l'œuvre est pur effacement, transparence, icône plutôt qu'idole³. On se prosterne devant l'idole. On la fixe, hypnotisé. On attend d'elle qu'elle vous impose son joug. Au contraire, on contemple librement, on traverse du regard l'icône qui nous indique un ailleurs qui, sans elle, resterait invisible⁴. L'artiste qui la peint, l'écrivain qui la figure dans ses textes n'ont ainsi de cesse de disparaître, leur corps, leur existence et même leur nom étant risqué d'imposture et voile trompeur⁵ puisqu'il s'agit, au travers d'une écriture infiniment ciselée et polie⁶, de toucher celles et ceux, offensés et humiliés, qui n'ont voix ni visage, dont la voix et le visage sont démultipliés par les miroirs, perdus dans le vacarme immense régnant en maître.

Paul Gadenne fut professeur, au sens le plus noble de ce terme qui nous paraît indissociable de la notion de responsabilité, mot creux, mot frelaté, partout employé à la place d'un autre, admirable celui-ci, vidé de sa charge sacrée : *fraternité*. Gadenne comme Dostoïevski crut en effet toujours bon de rappeler que nous étions tous responsables des actes des autres, *responsables donc coupables* des atrocités commises par nos frères déclarés ou secrets, c'est-à-dire devenus, comme Caïn, nos ennemis les plus intimes. La fraternité qu'évoque Gadenne n'est certes pas le communisme⁷, encore moins le corporatisme de telle ou telle profession mais celle, spirituelle et éminemment chrétienne, qui unit tous les pécheurs, qu'importe qu'ils aient jeté des innocents sous les dents des lions de Rome, transformé en savon ou en cendres plusieurs millions d'hommes, de femmes et d'enfants ou que, expéditivement et en toute bonne conscience, ils aient abattu d'une balle dans la tête les immondes collaborateurs déclarés, comme Hersent, traîtres à la Patrie. « Permettez-moi de vous dire que s'il y a une moitié de l'humanité qui rançonne l'autre, je me suis

¹ *Le Rescapé. Carnet. Novembre 1949 – mars 1951* (Rézé, Séquences, 1993), p. 75.

² Dans *Le solstice de juin* (Grasset, 1941).

³ Citons un auteur très peu connu en France, Zissimos Lorentzatos, qui écrit dans *Le centre perdu* : « Dès lors que l'art moderne a perdu son centre métaphysique, autrement dit la vie, il n'est pas nécessaire d'aller vers l'art, mais il nous faut aller vers le centre, pour trouver d'abord des modes de vie, et ouvrir ensuite les voies de l'art. Ce qui nous a manqué est si important que les arts et le reste, laissés à eux-mêmes, sont une dérision à mes yeux. Aujourd'hui il nous faut vivre d'abord. Il nous faut cesser d'être spirituellement des morts vivants. Et que l'art pour l'art aille tout entier à sa perte, s'il n'accomplit pas sa vocation. Il n'est pas besoin, par inertie ou par habitude, d'adorer une idole morte », in *Contacts*, revue française de l'orthodoxie (XXVIII^e année, n°96, quatrième trimestre 1976, pp. 288-314, traduit du grec par Jacques Touraille), pp. 310-311.

⁴ « L'icône manifeste, en propre, la distance nuptiale qui marie, sans les confondre, le visible et l'invisible, c'est-à-dire, ici, le divin et l'humain. Cette distance, l'idole s'efforce de l'abolir par la disponibilité du Dieu mis à demeure dans la fixité d'un visage. Cette distance, l'icône la préserve et la souligne dans l'invisible profondeur d'une figure indépassable et ouverte », Jean-Luc Marion, *L'Idole et la Distance* (Le Livre de Poche, coll. Biblio Essais, 1991), pp. 23-24.

⁵ « Le moment est dur à traverser, où l'artiste entrevoit l'abus qu'il constitue, où naît en lui le soupçon de ce qu'il faut peut-être appeler une imposture. Ce soupçon le révolte, le scandalise. Il se demande – en mesurant l'horreur de cette interrogation sur lui-même, et de la rupture dont elle le met en demeure de faire acte – il se demande comment il a osé créer des formes, construire des figures, s'il n'était pas certain de pouvoir appliquer à lui-même le jugement qui visait à légitimer ses meilleures œuvres : ensemble clos, achevé, forme sûre, intègre – incorruptible... », *L'Avenue* (Gallimard, 1984), p. 251.

⁶ « J'ai compris, ce soir, devant ce galet, ce qu'il me fallait faire [...]. Que je rende seulement mon poème pareil à lui. Puisse mon esprit le rouler indéfiniment, jusqu'à lui donner cette finesse, cet éclat qui ne sont pas d'ici », *La Rue profonde* (Le Dilettante, 1995), p. 40.

⁷ Même si, jamais, le sort misérable des ouvriers ne devait le laisser indifférent. Gadenne reprocha ainsi à l'Église son trop grand éloignement de la condition ouvrière.

toujours honoré d'être dans la seconde moitié »⁸, déclare ainsi le romancier. Un tel cri de douleur qui déchire bien évidemment le masque de l'hypocrisie rejoint l'admirable volonté de pauvreté jetée par Simone Weil, autre dévorée vivante, à la face des puissants.

Coupable parce qu'il est innocent⁹, nous ne pouvons nous étonner que le génie romanesque de Gadenne, avec une remarquable constance, ait cherché à peindre le mystère de la damnation, cette culpabilité absolue, irrévocable. Ainsi Hersent, derrière lequel se cache un portrait de Brasillach que Gadenne connut en classe de khâgne¹⁰, Hersent qui sera, dans *La plage de Scheveningen*, exécuté comme il se doit après la Libération pour complicité avec l'ennemi, devient, sous de multiples métamorphoses, le personnage unique des romans de Gadenne qui ne s'est jamais lassé d'assumer la garde du frère maudit, laver la faute et suivre à la trace l'errance mauvaise de Caïn, ce premier meurtrier, ce coupable par excellence, à la fois père et frère jumeau d'Hersent le caïnite. Sans doute le romancier, dont l'intelligence et la lucidité étaient extrêmes, a-t-il parfaitement compris qu'il ne pouvait strictement rien faire d'autre que d'accompagner le réprouvé, prisonnier de l'hermétisme démoniaque¹¹, c'est-à-dire tenter quelque peu d'amoindrir sa peine, d'une parole, d'une écriture, d'une geste qui en disent tout à la fois l'horreur, le malheur et la damnation, comme le tenta William Faulkner pour son personnage démiurgique, Thomas Sutpen, dans son splendide *Absalon, Absalon !*. Paul Gadenne est ainsi l'écrivain qui, faisant sienne une phrase de Saint Dominique que Bernanos aimait citer, *ad in inferno damnatos extendebat caritatem suam*, ne peut se contraindre à abandonner ses personnages les plus tragiques, donc les plus humains. Il doit les suivre où que ce soit, y compris lorsqu'ils sont descendus aux Enfers, pour tenter de les arracher à leur captivité. C'est pourtant cette geste héroïque et noire, c'est pourtant cette parole qui ne se lasse pas de répéter la même histoire sous mille formes différentes, moins puissantes que le signe que Dieu a tracé sur le front du réprouvé, qui seront seules capables d'empêcher que le vagabond fratricide ne soit exécuté par vous et moi, l'anonyme de la foule, ce bourreau en puissance comme l'avait peint Poe, quelque honnête passant sans doute qui croisera la triste figure du Maudit et se fera un devoir citoyen de le dénoncer aux autorités compétentes. Si donc la littérature, comme l'écrit Gadenne dans un des textes d'*À propos du roman*, s'écrit et doit s'écrire devant le Bourreau¹², si l'acte véritable de créer, aujourd'hui plus que jamais, nous confronte à une solitude sans pareille, si notre voix doit accepter de subir le meurtre ordonné par les « docteurs en pureté » (l'expression est de Barbey

⁸ *La Rupture, Carnets, 1937-1940* (édition établie, présentée et annotée par Delphine Dupic, avant-propos de Didier Sarrou, Rézézé, Séquences, 1999), p. 48.

⁹ « Il avait cru pouvoir s'en tirer par l'innocence, affirme ainsi Paul Gadenne de Guillaume dans *La plage de Scheveningen* (Gallimard, coll. L'Imaginaire, 1986, p. 21) ; Hélène, sans une plainte, lui faisait comprendre que c'était impossible, qu'il n'y avait pas d'innocents ».

¹⁰ Gadenne écrit ces lignes dans un texte intitulé *Robert Brasillach* (recueilli dans *Une grandeur impossible*, Éditions Finitude, Bordeaux, 2004, p. 129) : « Mais il me semble impossible de pas te dire, il me semble impossible que tu ne saches pas, en ce moment, que je suis parmi ceux qui, pensant autrement que toi, pensent à toi, et qui vivent avec toi ce que tu vis ».

¹¹ La place me manque pour définir le concept de démoniaque. Qu'il me suffise d'affirmer que je ne l'entends point comme Michel Guiomar qui, dans *Principes d'une esthétique de la mort* (Paris, Le livre de poche, « Biblio essais », 1993, p. 144), écrivait, de façon d'ailleurs particulièrement floue : « On pourrait [...] nommer [le Démoniaque] un Crépusculaire des profondeurs. Il est la prise de conscience par l'artiste de l'antagonisme révélé par les catégories fantastiques, d'un antagonisme essentiel, irréductible, du Bien et du Mal dans le Monde, antagonisme ressenti par la dualité de son daimon intérieur, supposé ici comme source première de son art. » Sur l'hermétisme démoniaque, notion elle aussi éminemment kierkegaardienne, je renvoie le lecteur à mon article paru dans le numéro 23 des *Études bernanosiennes* (Minard, 2004) qui propose une lecture du dernier chef-d'œuvre de Georges Bernanos, *Monsieur Ouine* sous la catégorie de l'hermétisme. Il est à noter que Paul Gadenne lut attentivement ce roman, comme en témoignent les nombreuses indications portées, de sa propre main, sur son exemplaire, ainsi que telle image typiquement bernanosienne dans *La plage de Scheveningen* (*op. cit.*, p. 277 : « Mais il regardait encore, à travers la vitre, ces gens fermés sur leur épaisseur, cette gelée visqueuse : la matière humaine indifférenciée »). Didier Sarrou, que je remercie, m'a communiqué une copie de l'exemplaire de *Monsieur Ouine* annoté par Gadenne.

¹² « Depuis quatre-vingts ans et plus, la littérature s'écrit devant le bourreau », écrit Paul Gadenne dans un texte datant de 1946 recueilli dans *À propos du roman*, *op. cit.*, p. 79.

d'Aurevilly¹³), alors l'écrivain véritable, s'il ne peut décidément empêcher l'exécution, s'il ne peut rien faire – quelle que soit la procrastination toute borgésienne par laquelle il gagnera, pour son personnage, quelques heures de vie miraculeuse, avant que la balle ne s'enfonce dans le crâne du condamné –, n'en finira cependant jamais d'être quitte, est celui qui n'en finira jamais de plaider l'innocence du puni, fût-il le premier criminel de l'humanité ou le salopard le plus insigne de l'histoire.

Paul Gadenne sait donc que la culpabilité comme l'innocence traversent les âges, que le Dieu vengeur et impitoyable n'est pas uniquement le rêve (ou le cauchemar ?) de vieux Juifs à la nuque raide, obsédés par la punition de leurs ennemis jusqu'à la soixante-dix-septième génération : le romancier écrit d'ailleurs dans l'un de ses carnets que seul ce Dieu de l'Ancien Testament a quelque valeur à ses yeux¹⁴. Il sait aussi qu'en évoquant dans *Le Vent noir* la sombre destinée de Luc, le délaissé, il va retrouver la figure du maudit. Dans ce roman, l'enfermement dans le mauvais rêve est total, la mise en abyme parfaitement réussie puisque Luc lui-même, en parlant du livre qu'il a toutes les peines du monde à terminer, *cette histoire décrivant ce qui va lui arriver*, évoque la destinée de son personnage à sa compagne qui déjà, imperceptiblement, doucement, irrémédiablement, commence à s'éloigner de lui : « il interprète sa rupture, son échec, comme une condamnation. Il a été condamné, et le reste. C'est un condamné à vie, pour lequel il n'y a pas de rémission. Il tremble sous cet arrêt qui le sépare du monde, de lui-même : il a perdu son unité [...] il est dans l'univers comme une espèce de rebut... »¹⁵. Toute rupture est une condamnation. Ernest Hello, cet écrivain qui, beaucoup plus vite encore que Paul Gadenne, s'est éloigné de nos contemporains, affirmait dans un raccourci prodigieux que la « mort, l'indifférence et la séparation sont trois mots synonymes »¹⁶.

Bien sûr, une telle préoccupation, nourrie de livre en livre, s'ancre terriblement dans la vie même de Paul Gadenne¹⁷, qui jamais n'estima que la rupture entre deux êtres qui un jour se sont aimés pouvait devenir une vétillerie sentimentale sur laquelle une pitoyable littérature verserait ses grosses larmes purement rhétoriques. Au contraire, pour le romancier, toute séparation est une pierre d'achoppement, c'est-à-dire un scandale, dont aucun pansement ne pourra cicatriser la plaie béante, qu'aucune consolation ne pourra apaiser ni même, *a fortiori*, guérir.

Paul Gadenne, plusieurs fois, a perdu celles qui furent ses compagnes¹⁸. Jamais cependant il n'a semblé souffrir davantage qu'après l'échec de sa relation avec Simone Crapart, de laquelle il s'est séparé définitivement en 1938 et qui, sans exagération aucune, l'a hanté pour le reste de ses jours. Dans l'un de ses carnets les plus remarquables, dont la rédaction a suivi la séparation avec la jeune

¹³ Jules Barbey d'Aurevilly dans un article sur Gérard de Nerval paru dans *Le Constitutionnel* du 20 août 1868 in *De Balzac à Zola Critiques et polémiques* (Paris, Les Belles lettres, 1999), p. 147.

¹⁴ Paul Gadenne, *La Rupture*, op. cit., p. 118 (les italiques sont du romancier) : « Mon Dieu, où êtes-vous ? Où êtes-vous, Dieu des Armées, Dieu de Sodome et de Gomorrhe ? Dieu des pluies de poix et de plomb fondu ? Vous êtes-vous réfugié dans la Bible et n'en sortirez-vous pas un jour ?

Nous sommes quelques-uns ici qui avons soif de JUSTICE.

Quelques-uns ?

Oui, moi. »

¹⁵ *Le Vent noir* (Seuil, 1983), p. 100.

¹⁶ Ernest Hello, *L'homme La vie La science L'art* (Librairie académique Didier, Perrin et Cie, Libraires-éditeurs, 1894), p. 254.

¹⁷ Certes, on peut affirmer que Paul Gadenne est ainsi l'un des plus éminents représentants d'une « littérature de la conscience » (titre d'un ouvrage paru chez La part commune en 2001 comprenant un texte de Didier Sarrou sur Gadenne) mais à condition d'ajouter immédiatement qu'il est un écrivain de la chair, de la réelle présence de la chair, corrompue ou bien splendide. N'en déplaise à Didier Sarrou qui a fait paraître un ouvrage consacré au romancier (publié par La part commune en 2003), le grand livre sur Paul Gadenne reste ainsi à écrire mais, sans attendre que celui-ci soit rédigé (s'il l'est jamais) et afin que nos contemporains soient à même d'accueillir l'œuvre de cet écrivain de génie, sans doute ne faudra-t-il pas craindre de les *forcer*, c'est-à-dire, alors même que le romancier ne chercha rien tant que disparaître et s'effacer, le révéler au contraire au grand jour, ne pas craindre de l'exposer à une lumière terrible, lumière que chacun de ses romans réclame avec déchirement.

¹⁸ C'est ainsi qu'il commença à rédiger son premier roman, *Le Jour que voici* (Rézé, Séquences, 2003) après s'être séparé de Claire Jeanson.

femme, Gadenne parle d'une « Permanence de désespoir »¹⁹, état qui, notons-le, est inconciliable avec l'expérience humaine : le désespéré, s'il ne peut guérir de son désespoir, fait au moins ce qu'il faut pour mettre un terme à son supplice. Quant au désespéré qui ne se tue pas, sans doute la part de lâcheté contenue dans ce geste qui jamais ne vient est-elle inséparable de l'ennui, voire de la certitude qu'un jour une réponse sera apportée, fût-elle la plus surprenante de toutes s'il s'agit du miracle, à condition qu'il soit accepté, d'une nouvelle rencontre.

Cet état de désespoir permanent, réellement *infernal*, Gadenne l'a contemplé en tout cas, ausculté longuement puis décrit avec une impitoyable lucidité dans ses romans, l'ensemble de son œuvre pouvant être assurément lu comme l'entrée dans un royaume figé par le sortilège mauvais et la folle tentative d'en rompre le charme. La rupture est un échec, elle est bel et bien l'Échec suprême, en d'autres mots la condamnation d'un être par un autre. Après avoir commis un meurtre, Luc, le personnage principal du *Vent noir* pénétrera pour ne jamais en sortir (en est-on bien certain ?) dans ce royaume de fer. Il entrera comme Judas dans une nuit éternelle, lui qui n'a pourtant trahi personne, certainement pas celle qui l'a quitté sans une parole d'explication ni même de réconfort. Pour Luc qui, comme Macbeth, en s'enfonçant dans la nuit et le sang ne peut plus, désormais, revenir au grand jour, le meurtre sera donc une libération.

Mais ne nous trompons pas sur les intentions de Gadenne qui désespérément cherche pour son maudit ce qu'il cherchera pour chacun des délaissés qu'il a peints : « Un être avec qui l'accord eût été complet, dont la présence eût été la compréhension même. Où était cet être ? Où était l'être qui eût été son allié depuis toujours, avec qui la communication, la communion, eussent été parfaites ?... »²⁰.

Guillaume Arnoult, le personnage principal de la *Plage de Scheveningen*, entrera lui aussi, le temps d'une nuit mystérieusement élargie, dans ce lieu où les paroles, en se figeant, acquièrent l'éclat métallique de l'*irrévocable*, ce poison du diable selon Léon Bloy. Séparé une nouvelle fois de celle qu'il a aimée naguère, en la quittant après cette nuit augurale sur le rivage du monde encore en guerre, Guillaume trouvera du moins, sans doute pour ne point pouvoir s'y reposer, la réelle et lumineuse présence d'une halte qui, sans rien expliquer du mystère abject de la séparation, affirmera qu'une pureté miraculeuse peut être au moins reconquise par le réprouvé. Gadenne, tout comme Kierkegaard qu'il a lu avec passion²¹, a donné un nom à cette reconquête : la *Reprise*, ne craignant pas d'assurer qu'elle seule permet au passé de ne point perpétuellement contaminer le présent, en ouvrant celui-ci à l'éternité. Je ne puis affirmer avec certitude (qui, d'ailleurs, pourrait oser telle bêtise ?) que le romancier est parvenu au stade religieux de la reprise ou bien si au contraire, comme l'un des pseudonymes de Kierkegaard, Constantin Constantius, il a pu faire sien ce constat d'échec : « La reprise est aussi trop transcendante pour moi. Je peux bien faire le tour de moi-même ; mais je ne peux pas sortir de moi pour m'élever au-dessus de moi-même ; quant au point d'Archimède, je ne puis le découvrir »²². Mon sentiment est cependant que, sans doute, Gadenne, tout comme Kierkegaard d'ailleurs, a compris que la Reprise était impossible²³, qu'elle était comme ce château inaccessible qui alimente la rêverie du personnage de *L'Avenue*. Échec ? Non, car il faut attendre l'ouverture de la porte, la promesse de libération et le signe de Dieu, comme Gadenne l'apprit de sa lecture de Kafka, sans même que nous soyons assurés de ce signe, de

¹⁹ *La Rupture, op. cit.*, p. 183.

²⁰ *Le Vent noir, op. cit.*, p. 357.

²¹ « La hantise de Kierkegaard : « Y a-t-il une répétition possible ? » traverse les romans de Gadenne », comme l'écrit très justement Charles Blanchet dans *Gadenne ou la passion de la rencontre (Esprit, avril 1963, n°316, article repris dans Carnets Gadenne n°11, Agen, 1996), pp. 137-8. Gadenne écrit d'ailleurs dans un de ces mêmes carnets, en 1946 : « Trouver Kierkegaard : La Répétition », in La rue profonde n°13, Carnets XVII à XIX (Layrac, 2003), p. 96.*

²² *La Reprise* (Flammarion, coll. GF, 1990), p. 130.

²³ « De toutes ses forces il aurait voulu faire revenir le temps en arrière, comprenant cependant comme il ne l'avait jamais fait l'incohérence de ses désirs, et qu'il n'avait même pas le droit de souhaiter cela, apercevant avec lucidité la marche irréversible des événements, et qu'aucun retour vers le Paradis n'était accordé à qui que ce fût », *La plage de Scheveningen, op. cit.*, p. 245.

cette promesse et de cette attente qui dès lors sembleront vides, inutiles et cruelles puisque *c'est l'attente qui, toute entière, est religieuse*.

Oui, en dépit même de son mariage avec celle, Yvonne Parison, qui allait lui demeurer d'une fidélité rayonnante (par exemple en déchiffrant patiemment les milliers de pages inédites que laissa l'écrivain après sa mort), Paul Gadenne n'a peut-être jamais songé, n'a sûrement jamais pensé, *une seule seconde*, à ne plus questionner l'intolérable. Ainsi comprenons-nous les limites d'un recours à ce que nous savons de la propre vie de l'auteur : l'explication biographique ou, pis, psychologique est presque toujours d'une confondante naïveté, qui embastille d'une chape de plomb la bouillonnante liberté humaine, qui l'embabouine des grimaces les plus ridicules. Ce n'est donc pas parce que le romancier a souffert d'être séparé à jamais de celles qu'il a aimées qu'il s'est mis à écrire des romans de reconquête amoureuse autant que spirituelle. C'est au contraire parce que Gadenne a été dévoré par une véritable faim religieuse qu'il n'a eu de cesse de quêter le moment où l'amour se transformait en mépris et la joie en rage puis en indifférence, cet instant mystérieux, incommensurable mais fugace, cet équilibre précaire d'un Bien fragile qui n'a pas encore basculé dans le Mal.

C'est parce qu'il a su lire dans les œuvres d'un Conrad, d'un Faulkner et, bien sûr, d'un Kafka, une interrogation pressante de notre condition d'hommes creux débarrassés de Dieu que l'anecdote la plus insignifiante, par exemple l'échouage sur une plage d'un cétacé, a pu résonner dans l'écriture de Gadenne de bouleversantes questions, être soulevée jusqu'à la dimension d'une apocalypse, autrement dit d'une révélation. Ainsi, comme nous le voyons dans la courte nouvelle intitulée *Baleine* publiée en 1948, sans doute l'un des chefs-d'œuvre les plus méconnus de la littérature française, le cadavre immense de l'animal biblique venu mourir sur une plage ne peut être occulté. À vrai dire il est exposé aux yeux de tous, comme celui d'Abel, depuis la nuit des temps il pue sous le nez des belles comme la charogne baudelairienne, il empest de son odeur la terre entière. Nous devons nous résigner à flairer sa puanteur, vieille de plusieurs millénaires comme nous devons ne pas craindre d'écouter le grondement des armes qui déchirent le ciel, au loin, d'explosions de chaleur. Mieux, nous ne devons pas craindre de contempler longuement l'étrange vie de l'animal mort qui, dans le bouillonnement même de la décomposition, deviendra le gage et la promesse des moissons futures : les « eaux du déluge se retirant, nous marchions sur cette vase étrange où la mort est grouillante, où se lèvera » pourtant, au-delà des blêmes éclaboussures du pourrissement et contre toute assurance empirique, le « blé des pharaons ».

Nous poser, comme je l'ai fait à propos du mariage de Gadenne, la question de la grâce (le mariage comme Reprise véritable) que le romancier refusa peut-être, secrètement, au plus intime de sa conscience et de son cœur, c'est coupablement empiéter sur ce que nous pourrions appeler le *domaine réservé* propre à tout créateur, c'est tenter d'émousser cette « fine pointe », comme Maître Eckhart l'appelait, unissant Gadenne à Dieu. C'est vouloir, en un mot, percer le mystère du romancier, la voie oblique, la *petite voie* qui le mena à Dieu, moins que cela même, à l'éblouissement devant le seuil. De toute façon, avec Gadenne, les amateurs de confessions spectaculaires seront toujours frustrés puisque l'humilité de sa démarche spirituelle, l'extrême pudeur avec laquelle il parle de Dieu est ainsi la chose la plus étrangère à toute forme de publicité. Cette voie oblique, cette voie que nous pourrions qualifier du terme, réservé aux écrits mystiques, d'*apophatique*, c'est-à-dire négative, n'est jamais mieux illustrée, à mon sens, que dans le dernier roman de Gadenne, posthume, *Les Hauts-quartiers*, immense fable du dépouillement spirituel, de la pauvreté en Christ, qu'une étude pourrait sans doute très utilement comparer, une fois de plus, aux écrits de Simone Weil : « Taudis et Spiritualité » notera d'ailleurs le romancier le 16 décembre 1954 à propos de ce roman²⁴. Dans *L'Avenue*, nous pouvions comprendre l'histoire du sculpteur

²⁴ Le passage suivant des *Hauts-Quartiers* (Seuil, coll. Points Romans, 1991, p. 422) mérite d'être longuement cité tant il condense admirablement l'intention qui fut celle de Paul Gadenne, défendre le camp des humiliés et des offensés : « Il faut que tout le sang, la honte, la méchanceté du monde soient avec moi, sur moi ; que toute la lie, l'écume du monde se retirent du monde avec moi et soient consumées avec moi. Je serai le réceptacle où le monde rejettera son ordure, c'est-à-dire sa souffrance. Le mal n'existe que par ma conscience. Ma conscience peut mourir dans le sein profané de cette

Antoine Bourgoïn tentant de mener à la perfection sa statue, Ève, et essayant de scruter le mystère de la Construction, sur la signification de laquelle les habitants d'une petite ville du Sud-Ouest de la France ne parvenaient pas à se mettre d'accord, comme une méditation sur le sens de l'Art, qui ne peut être, pour Gadenne, qu'un moyen de quêter Dieu, en redonnant à la beauté sa pleine consistance terrestre, charnelle. Le même parcours en creux, comme une lumière trop vive qui, en frappant la pellicule, aurait noirci toute image, pouvait se lire dans *La Rue profonde*, dont l'écriture fut presque rigoureusement contemporaine de celle de *L'Avenue*. Si Gadenne est ainsi un quasi-inconnu aux yeux de nos critiques, c'est sans doute parce qu'il effaça consciencieusement toute trace trop évidente, trop éclatante, toute publicité. Plus profondément, c'est parce qu'il fut, à l'instar d'un Bernanos qui aurait été dépouillé de son génie de l'invective, un écrivain de l'inquiétude et que celle-ci ne nous importe plus, ne nous aiguillonne plus comme une fièvre dont il faudrait à tout prix augmenter la température.

C'est ainsi que l'écriture de Paul Gadenne se double à nos yeux d'une vertu éminemment pratique, qui l'incarne un peu plus profondément et lui confère une force et une portée bien éloignées du bruit et de la fureur. Car, face à l'émouvante simplicité de l'œuvre de notre romancier, face à son humilité qui se tend, ne cesse de se tendre vers son Créateur, que les explorations des contrées mythiques auxquelles se livre Julien Gracq (né en 1910, Gadenne étant né trois années plus tôt) nous paraissent vaines et, une fois de plus, condamnées, à la différence du portrait de Poe, à ne jamais s'incarner, à ne jamais sortir de leur cadre pour changer le cours d'une vie. Gracq n'a très probablement jamais eu un mot pour l'œuvre de Gadenne, pourtant son exact contemporain alors que, plus certainement que Jean-René Huguenin, l'auteur du *Vent noir* eût mérité le titre d'écrivain de l'inquiétude.

Car, après tout, pour reprendre une sentence de l'auteur du *Château d'Argol*, si la littérature n'est rien de plus qu'un repaire enchanté de créatures timidement diaboliques ou pâlement lumineuses, à quoi cela sert-il d'écrire ? Et, si *L'Énéide*, dont les racines s'enfoncent très profondément dans un humus qu'il nous est parfaitement impossible à présent de sonder, n'est pourtant rien de plus qu'un somptueux chant cependant bien incapable d'alléger la souffrance des hommes, pourquoi alors, comme le pensa Hermann Broch, ne pas se résoudre à en brûler le manuscrit inutile ?

C'est donc l'humilité et la profonde vérité de l'œuvre de Paul Gadenne qui font qu'elle accompagnera toujours l'homme dans sa quête harassante, parce qu'elle ne le trompe pas et ne tend pas devant ses yeux une toile de foire l'empêchant de fixer l'horreur. L'œuvre de Paul Gadenne ne ment pas, ne tend pas un miroir séducteur devant nos yeux qui ne cessent de quêter des visages là où nos écrivains ne leur offrent que quelques masques qui se fendillent d'ailleurs de tous côtés, laissant entrevoir... Quoi ? D'autres masques, comme dans *Les Veilles* de Bonaventura. C'est aussi cette même humilité et cette même vérité qui font que, jamais, nous ne pourrions reprocher aux romans de Gadenne leur coupable esthétisme, en un mot, leur marmoréenne indifférence, le jeu qu'ils nous proposent, alors qu'il s'agit de retrouver le sens primordial de la littérature : nous apprendre à regarder, peut-être même à vivre, à vivre debout et non point assis ou couchés. C'est la souffrance du romancier, intime, profonde, avant que d'être écrite et ainsi déchantée, qui a incarné, *encharné* oserais-je écrire, son œuvre dans une matière humble et misérable soumise à la douleur de la maladie, à la séparation, à la mort, à la pourriture mais aussi, dans le même mouvement pascalien qui est le sceau de notre grandeur, à la gloire. Cet abaissement est pourtant élévation, cet effacement est pourtant présence pleine, cette petitesse est pourtant force, réelle force, seule force capable de faire face à la brutalité de notre âge. Cette humilité qui ne s'est jamais payée de mots est celle qui à jamais rendra la balle du bourreau impuissante face à notre irrésistible volonté.

filles. Ainsi s'établira la gloire de Dieu. Judas est nécessaire au monde. Mais est nécessaire aussi, beaucoup moins que Judas, quelque chose comme le valet de Judas ».